



LES GRANDS VOYAGEURS # 1

Textes écrits et réunis par
Marie d'Hombres
Christophe Pons

GLOBE-TROTTERS DU
CAP-VERT

PRAIA - MARSEILLE

via Lisbonne, Londres, Luxembourg,
Brockton, Bissau, New-Bedford,
Dakar, etc.

 **Gaussien**  **Récits**





De grands voyageurs : le Cap-Vert et ses migrants

À Marseille, un samedi du mois de mai

Date importante dans le calendrier de nombreux migrants capverdiens, le 13 mai est jour de fête dans le troisième arrondissement marseillais. Cela n'a rien à voir avec le Cap-Vert et pourtant, en ce samedi 10 mai 2014, l'église catholique de Saint-Mauront est bondée de femmes, d'hommes et d'enfants bien habillés, dont la plupart sont originaires de l'archipel. Le père Vincent officie en français, mais quelques lectures et les chants, animés par une chorale d'une vingtaine de personnes, sont en créole. À en juger par le nombre de fidèles, la langue et les rythmes musicaux, on se croirait à des milliers de kilomètres de là, au milieu de l'océan Atlantique.

Le mystère de cette présence capverdienne à Marseille fait écho à une histoire qui a débuté il y a un siècle, au Portugal : au cours de l'année 1917, la Vierge Marie serait apparue six fois à trois enfants dans le petit village de Fátima. Reconnues par l'Église catholique, ces apparitions ont donné lieu à un pèlerinage annuel le 13 mai. Or, depuis quelques années, la paroisse de Saint-Mauront accueille en son sein une statue de la Vierge de Notre-Dame de Fátima. L'initiative en revient à des habitants du quartier originaires du Cap-Vert, Maria Luisa et sa fille Maria José. Elles ont d'abord lancé





GLOBE-TROTTERS DU CAP-VERT

un appel à dons par l'intermédiaire des réseaux paroissiaux, auquel de nombreux Capverdiens de la région ont répondu. Argent en poche, Maria Luisa est ensuite allée à Fátima acheter une statue de la Vierge puis est revenue par le bus, chargée d'un lourd sac à dos. Depuis lors, l'événement est célébré, devenant une singularité annuelle des fidèles de la paroisse de Saint-Mauront et, pour la communauté capverdienne de confession catholique, l'occasion d'une grande fête réunissant ses migrants qui résident dans la région.

Mais ce n'est pas tout. Comme chaque fin de semaine, les associations et commerces capverdiens du centre-ville se sont aussi animés. Quartier Baille ou Noailles, des petites boutiques ou des bars repérables à leurs couleurs bleue et rouge rappelant le drapeau capverdien, exhalent des odeurs de cuisine et des rythmes musicaux de *funana*¹. Derrière les devantures, les gens sont attablés autour d'un *groguiho di terra*² ou devant une *catchupa*³. Ils jouent aux cartes ou à l'*uri*⁴, ils discutent, ils regardent, ils rient, dansent, rêvent ou attendent simplement que le temps trace sa route dans les vapeurs odorantes d'un repas mijoté à la façon créole ; vapeurs qui les amènent loin, jusqu'au pays quitté il y a une, deux, dix, vingt ou trente années, parfois davantage ; certains n'y ont d'ailleurs jamais mis les pieds, mais ils le connaissent sous de multiples aspects, grâce aux récits des uns et aux nouvelles des autres.

Si l'on entend rarement parler de la communauté capverdienne à Marseille et en Provence-Alpes-Côte-d'Azur, elle est pourtant de

1. Genre musical traditionnel capverdien, très rythmé.

2. Petit rhum du pays, fabriqué localement.

3. Plat populaire cuisiné avec des haricots secs, du maïs et de la viande ou du poisson.

4. Jeu d'ouril ou Awalé en Afrique.





plus en plus visible, comme en témoigne le nombre croissant des lieux de rencontre qui fleurissent sur le territoire. En l'espace de deux ans, dans le quartier Noailles, au moins cinq ou six boutiques sont venues s'ajouter à la traditionnelle épicerie créole de la rue de l'arc et au restaurant *Le Scorpion* de la rue d'Aubagne. Il y a là des épiceries, des restaurants et des coiffeurs tenus par des personnes qui vivent à Marseille depuis plusieurs années ou des gens de nationalité portugaise ayant quitté leur pays d'adoption du fait de la crise. Ces échoppes sont, pour de nombreux migrants isolés, des lieux de référence. Mais au-delà du centre-ville, un peu partout dans la ville habitent des familles, dont les premières sont arrivées dans les années 1960, lorsque le Cap-Vert était encore une colonie portugaise. À l'époque, la plupart étaient originaires des îles du nord, celles dites « au vent »¹ (*barlavento*). À leur suite s'installèrent les émigrants des îles du sud, dites « sous le vent »² (*sotavento*), dont le nombre s'est accru depuis les années 2000. Cependant, cette distinction entre les Capverdiens du nord et ceux du sud n'est pas que géographique ; les premiers, que l'on dit *Sampadjudas*, sont généralement un peu plus clair de peau que les seconds, que l'on dit *Badius*. Ils doivent historiquement cette pâleur au fait d'avoir été davantage métissés avec les Européens qui faisaient du commerce transatlantique à partir de la grande baie de São Vicente, tandis qu'au sud les migrations africaines furent plus influentes. Aujourd'hui encore, au Cap-Vert, le nord évoque le Brésil et le sud rappelle l'Afrique. Mais pour les sociétés créoles qui sont nées avec l'esclavagisme, la couleur de la peau a toujours été un trait important de différenciation. Ainsi, on retrouve le même phénomène dans les îles des Caraïbes, par exemple en Guadeloupe ou en Martinique :

1. Santo Antão, São Vicente, São Nicolau, Sal, Boa Vista.

2. Brava, Fogo, Santiago, Maio.





GLOBE-TROTTERS DU CAP-VERT

au fil des générations, avoir un enfant presque blanc était devenu un enjeu, un défi permettant de franchir la ligne invisible derrière laquelle on basculait dans un monde où l'on pouvait enfin espérer accéder à la propriété, à l'éducation, à une autre classe sociale...

Au Cap-Vert, ces frontières entre noirs et blancs furent peut-être moins radicales qu'aux Antilles mais le clivage, presque « régionaliste » entre ceux du Nord et ceux du Sud n'a jamais cessé. Il a marqué des « mentalités insulaires » qui perdurent jusque dans les contextes migratoires où tous, pourtant, se sont éloignés de leurs îles pour habiter un même territoire. C'est ainsi qu'on retrouve à Marseille, dans les propos que nous allons lire, cette différenciation des réseaux d'appartenance et de sociabilité, souvent accompagnée d'une dévalorisation de l'autre, selon qu'on est un *Sampadju* du nord, ou un *Badiu* du sud.

À Ribeira da Barca, un samedi

Nous voici sur l'île de Santiago, avec Dino, vingt-sept ans, dernier-né d'une famille de huit enfants, dont quatre vivent en Europe, le père étant lui-même parti plusieurs années travailler sur les grands chalutiers de pêche à l'étranger, avant de revenir dans son village : « L'idéal de tout Capverdien, explique Dino, c'est de partir vingt ans à l'étranger, seul, travailler comme un fou, en se nourrissant de galettes bon marché tous les jours, en logeant dans une chambre quelconque pour accumuler de l'argent, qu'on envoie un peu à la famille restée au pays et que l'on met de côté pour son propre retour. Puis, à quarante ans, revenir et s'installer pour les belles années qui restent, dans sa maison, avec sa famille, en ouvrant un restaurant, une boutique, ou toute autre petite affaire destinée à mettre la famille à l'abri. » Pour Dino et beaucoup d'autres, le drame, c'est la fermeture actuelle des frontières de l'Europe et des États-Unis qui





oblige parfois à payer cinq mille euros un intermédiaire afin d'obtenir de manière détournée un visa, auquel il faudra ajouter le prix du billet d'avion. Avec « l'aide de la famille et de Dieu », l'investissement en vaut la peine s'il est suivi de vingt ans de labeur, mais si c'est pour être arrêté puis expulsé au bout de quinze jours, alors quel est l'intérêt ? Dino rêve donc d'émigration tout en vivant dans son village de pêcheurs, plutôt mieux que d'autres d'ailleurs, car en plus du poisson qu'il pêche, des petites virées en mer qu'il propose parfois aux rares touristes, il a des sœurs à l'étranger qui, régulièrement, inlassablement, envoient tout le nécessaire pour vivre¹.

L'idéal de Dino résume bien les parcours et les rêves de la plupart des hommes et femmes qui vivent au Cap-Vert. Depuis toujours, les habitants de l'archipel sont invariablement façonnés par les migrations : il y a celles qui les conduisent de leur pays natal vers les États-Unis ou l'Europe, quelquefois vers le Brésil ou l'Afrique, celles qui amènent les Africains du continent vers le Cap-Vert, ou encore celles qui font se déplacer les gens à l'intérieur de l'archipel. Quel que soit son lieu de naissance, le destin de tout Capverdien est de partir « faire sa vie »², travailler, tenter sa chance, au moins dans une des îles de l'archipel, idéalement sur un autre continent : l'Europe, l'Amérique et depuis peu, la Chine.

La route d'une histoire universelle

La thématique migratoire a toujours constitué une grille majeure d'analyse de la société capverdienne. De nombreux historiens,

1. De l'argent, bien sûr, mais aussi toutes sortes de biens courants à usage domestique qui sont envoyés par bateaux, dans des barils, et qui peuvent aussi faire l'objet d'un commerce de revente, ce qu'on appelle aussi « économie du bidon » (Lesourd 1995).

2. En créole : « Fazi a vida »





GLOBE-TROTTERS DU CAP-VERT

sociologues et anthropologues s'en sont saisis pour comprendre la réalité de cette communauté dont plus de la moitié de la population totale réside hors de l'archipel. De manière générale, cette dimension est inhérente à la condition d'insularité : du Nord au Sud, tous les insulaires de l'océan Atlantique partagent cette problématique des deux rives, regardant à l'Est vers les continents d'origine (Europe, Afrique), ou bien à l'Ouest en direction des deux Amériques. Du fait de leurs positions géographiques et de leurs histoires mouvementées, les îles nous parlent de migrations, d'exils, de passages et d'échanges. C'est aussi pour cela qu'elles fascinent tellement le visiteur : à la fois lieux d'isolement et espaces d'une incroyable mobilité, elles condensent les contraires. Au Cap-Vert, on rencontre des paysans qui ont parcouru le monde : de l'Afrique (São Tomé-et-Principe, Angola ou Sénégal) à l'Europe (France, Portugal, Italie, Luxembourg, Hollande), des États-Unis (Boston, Brockton, New York) au Brésil, et même jusqu'au Japon, au Timor, en Chine ou à l'Océanie... cet archipel est un carrefour des continents ; nourri des influences du monde, il a donné au terme *kriolu* (créole) toute la force de son identité.

Pour autant, cette mobilité internationale nous rappelle aussi que le monde entier n'est fait que d'îles ; toutes les terres sont des espaces à peupler. Îles réelles ou imaginées, les villes sont les terres d'accueil des voyageurs de leur temps. Marseille en est une, comme d'autres. La mobilité internationale qui s'y presse n'est pas une affaire récente¹, ni le fruit d'une globalisation que nous traverserions depuis la fin du xx^e siècle, nous obligeant à rencontrer de nouveaux voisins

1. Dès 1680 on signale au Cap-Vert les premières migrations d'hommes libres qui partent chercher de meilleures conditions outre-mer (Lesourd 1995 : 274).





en nous donnant parfois l'impression que le monde est devenu plus petit. Bien sûr, le processus s'est accéléré avec ce que l'on nomme « la modernité ». Mais au fond, il n'a rien d'inédit; et si, à présent, les candidats à la migration sont plus fréquemment du sud, il faut d'une part se souvenir qu'il n'en fut pas toujours ainsi, d'autre part que l'avenir ne dit rien de l'identité des futurs voyageurs. Au nord, jusqu'à une époque récente, les populations se déplaçaient, recherchant plus loin de meilleures existences. Tous ne vinrent pas dans la légalité et l'aisance; la plupart se firent discrets afin de trouver humblement une place dans la nouvelle société. À Marseille, ces histoires sont d'une telle banalité que le destin vagabond du peuple capverdien semble faire écho aux voyages de nos pères et grands-pères. Les migrants, quels qu'ils soient, doivent nous permettre de ne pas oublier que nous avons également voyagé; qui peut prétendre ne pas l'avoir fait? Et leurs parcours nous susurrent que bientôt, peut-être, nos enfants reprendront la route. Mais ce n'est pas grave. Cela ne signifie pas que le monde va mal. Il va, simplement.

Les hommes et les femmes que nous allons rencontrer au fil de ces pages ont presque tous cherché à émigrer au nord pour une vie meilleure; l'affaire n'est pas à juger, mais à méditer. Elle est à considérer dans la globalité de sa dimension, car dans ce tourbillon des déplacements, tous les peuples sont embarqués. Le Cap-Vert appartient à l'espace de la CÉDÉAO¹ au sein duquel les ressortissants sont libres de se déplacer sans visa; dès lors, ce petit pays, pauvre, accueille en grand nombre les migrants de pays africains qui sont encore plus pauvres. Pendant ce temps, l'Angola, ancienne colonie du Portugal, est devenue l'un des pays économiquement prospères

1. Communauté économique des États d'Afrique de l'Ouest.





GLOBE-TROTTERS DU CAP-VERT

d'Afrique et reçoit en grand nombre des citoyens portugais qui fuient leur pays où la crise ne fait pas relâche. Et d'autres Portugais s'envolent encore vers le Brésil où, là aussi, les indicateurs témoignent d'une forte santé économique. De même, de plus en plus d'Africains lorgnent vers la Chine, emblème du capitalisme et de l'échange marchand. En revanche, sur le vieux continent, les Capverdiens du Portugal tentent leur chance en remontant plus au nord, en France, en Italie, en Hollande, en Angleterre, au Luxembourg, en Norvège, etc. Dans le même temps, de l'autre côté de l'Atlantique, les allées et venues s'intensifient avec les États-Unis, l'autre grand pays de l'émigration capverdienne. Là-bas, l'évidence de la migration comme composante inhérente de la condition humaine est bien plus vive qu'en Europe où l'on se plaît à imaginer que nous sommes des êtres sédentaires. Mais en réalité, entre New York et Praia, cela se passe un peu comme entre Marseille et Praia, toutes proportions gardées. La communauté capverdienne, présente en Amérique du nord depuis longtemps, participe au fonctionnement des deux économies, d'abord celle des États-Unis où elle travaille, paie ses impôts et, ce faisant, participe aux élections locales et nationales. Dès lors, les Capverdiens américains y sont fiers d'avoir participé à l'élection du président Obama. Mais ils prennent également part à l'économie de leur petit archipel: par le commerce des « bidons », par l'investissement immobilier, en y retournant parfois, en espérant toujours y revenir...

Que ce soit à Marseille, New York, Rio de Janeiro ou Xinjiang, l'exil traverse toujours les mêmes étapes et attentes. Parmi celles-ci, le débarquement est un moment délicat car il est fréquemment illégal. Il oblige à des séries de ruses et d'arrangements qu'il faut déployer pour s'installer dans la légalité. Cette réalité est identique





partout où l'on migre, dans toutes les villes de chaque continent. Elle est un fait de notre histoire contemporaine, dont il convient de rappeler qu'il ne s'agit pas d'une histoire marseillaise mais d'une valse du monde qui se danse en tous lieux. « Si tu es sérieux et honnête, en quatre ou cinq ans, tu peux devenir légal, que ce soit en Europe ou aux États-Unis. Mais si tu ne prends pas garde et que tu te laisses aller à l'alcool, à la drogue et à l'argent facile, alors ce sera foutu pour toi, et pour toujours ! » Ce discours, maintes fois entendu de la bouche de Capverdiens « qui ont réussi », pourrait être la maxime universelle de tous les migrants.

Si Marseille est une ville de migrations, cela ne fait donc pas son originalité mais plutôt sa banalité et sa force. Marseille est une ville du monde et de son temps. Ce qui se passe dans ses entrailles n'a rien d'exceptionnel : c'est le lot de toutes les grandes villes, le mouvement universel d'un monde vivant, ici révélé par les parcours migratoires d'un petit peuple du milieu de l'océan.

C'est précisément cette histoire universelle qui sous-tend le fil directeur de ce livre et, au-delà, de la collection *Les Grands Voyageurs*. Marseille, ville monde par excellence, en est le lieu d'embarquement avec Manuel, José, Rosa, Maria José, Luisa, Dina, Domingos et Maria qui reviennent sur leur départ et leur condition d'immigrant en France. De Marseille, ville d'immigration, nous partons ensuite au Cap-Vert, à la recherche de récits éclairant le processus migratoire à partir de points de vue d'émigrants. L'archipel fourmille de grands voyageurs, qu'ils soient sur le départ, sur le retour ou dans des allers-retours incessants avec les grands continents qui les entourent. Tchileti, Patti, Lilicha et Fatima évoquent leur enfance et les conditions de leur émigration en Europe, aux États-Unis, en Afrique. Au-delà de la réflexion sur l'identité qu'ils apportent, ces trois récits





GLOBE-TROTTERS DU CAP-VERT

nous mettent en contact avec la société capverdienne et la singularité de ses îles. De lieu d'émigration, le Cap-Vert est ensuite appréhendé comme terre d'immigration : Augusto et Bintou, respectivement originaires de Guinée-Bissau et du Sénégal, deux origines très présentes dans l'archipel, dépeignent la manière dont les processus migratoires s'ébauchent en Afrique, dans des contextes de grande pauvreté et de besoins, dans la séparation et la souffrance. Ils révèlent les relations ambivalentes qu'entretiennent les habitants du Cap-Vert avec leurs voisins les plus proches et les migrants non qualifiés. La quatrième partie du livre met la focale sur les retours au pays, à travers les voix de Tchileti, Lilicha, Patti et Teofinho. Ce retour, ne serait-ce que pour quelques jours, boucle le voyage du migrant et constitue en quelque sorte la consécration de son exil, offerte au regard de ceux qui sont restés. Grand événement social dans la manière dont il est fêté, dans les cadeaux et les dons qu'il exige, il peut être vécu de façon très différente d'une personne à l'autre, tantôt soulagement et fin d'une errance, tantôt désillusion, tantôt sentiment de prestige social, comme pour Teofinho, qui incarne l'idéal-type évoqué par Dino, au début de cette introduction. Enfin, la dernière partie de l'ouvrage accorde une place à une dimension essentielle et méconnue du processus migratoire : la créativité. Car si l'exil est douloureux, il est aussi une chance et une joie, l'occasion de s'inventer autrement, en mêlant des héritages et des langues multiples, en tirant de ces expériences leur substantifique moelle. La création artistique en est l'expression la plus aboutie : Remna, Misa, Anna et Maria brossent la manière dont l'errance est aussi devenue le moyen d'une nouvelle présence au monde.

Parce que les parcours migratoires sont de véritables aventures humaines, jalonnées d'événements, d'imprévus, de précipices et de réussites, ils sont toujours passionnants à écouter et à écrire. Nous





avons commencé à recueillir certains de ces témoignages en 2011 et 2012, à l'occasion d'un séjour d'un an au Cap-Vert. D'une île à l'autre, les gens se dévoilaient, avec chaleur et humour, offrant dans un même mouvement le spectacle de leur âme et de leur pays. En créole, en anglais, en portugais, en français, les langues détaillaient les péripéties et les chutes, les épisodes malheureux, les exploits et les rêves toujours tenaces. À notre retour en France, Marseille est devenue un nouveau point de mire, d'autant que son centre-ville avait en certains endroits des relents de capverdianité. Et de nouveau, il y eut des aventures, des caramboles et des espoirs ; de nouveau se découvraient les hommes et leurs mondes ; de nouveau, cette intelligence et cette distanciation propres aux grands voyageurs.

De cette foisonnante farandole, il est difficile de s'extirper. Lorsque l'on commence à écouter des histoires, on devient accro au moindre témoignage, à la moindre expression créole venant apporter, encore, un nouvel éclairage. Fascinés par leurs manières de conter, voyageant à la suite des gens, nous avons été soulevés par leurs joies et nous avons rêvé avec eux. Car de tous les parcours, ceux des migrants n'en finissent pas d'enflammer les cœurs : non seulement parce qu'ils se révèlent être de véritables odyssées, mais aussi parce qu'ils dépeignent, avec acuité et finesse, le monde dans sa globalité comme dans ses détails les plus intimes. Ils dévoilent des êtres d'une universalité exemplaire qu'il suffit d'interroger, un peu et avec bienveillance, pour que l'homme se révèle, l'autre autant que soi-même.

Cet ouvrage est donc dédié à Anna et Maria, Bintou, Tchileti, Dina, Fatima, Lilicha, Maria, Maria Luisa et Maria José, Patti, Rosa, Augusto, Domingos, José, Manuel et à tous les grands voyageurs ayant courageusement décidé de suivre un nouveau destin par-delà les mers qui bordent l'archipel du Cap-Vert et le continent africain.







Immigrer à Marseille

Les Capverdiens ont toujours voyagé. Historiquement, leurs déplacements se sont dessinés selon un triangle tissé entre l'Europe, l'Afrique et les États-Unis. Leur lien avec le vieux continent, ils le doivent au Portugal dont ils furent une colonie jusqu'en 1975. Avec la nouvelle-Angleterre puis les États-Unis, la relation débute à la fin du dix-septième siècle ; à l'époque, des baleiniers d'Amérique du Nord embarquaient aux îles de Brava et Fogo des hommes d'équipage ; ces derniers partaient harponner les mammifères dans les eaux orientales de l'Atlantique puis remontaient au nord-ouest débarquer leur pêche. C'est ainsi que les Capverdiens commencèrent très tôt à émigrer aux États-Unis. Avec l'Afrique enfin, c'est une histoire plus ancienne et plus douloureuse. Les Capverdiens sont un peuple issu du métissage entre des colons européens et des esclaves africains et ils gardent de ce continent des souvenirs meurtris. Celui d'abord d'un monde d'origine duquel ils ont tout oublié, ou presque, mais qui leur renvoie tout de même l'identité d'esclaves dont ils sont héritiers ; celui aussi d'un lieu de repli qu'ils furent régulièrement contraints de rejoindre pour ne pas mourir de faim ; car malgré son nom, le Cap-Vert est sec, les pluies sont capricieuses, parfois absentes. Aux cours des XIX^e et XX^e siècles, les famines n'ont cessé de s'y succéder, la dernière ne datant que de 1947. Beaucoup fuirent vers São Tomé-et-Principe, l'Angola ou





GLOBE-TROTTERS DU CAP-VERT

la Guinée-Bissau ; tous en conservent les vifs souvenirs du travail pénible dans les champs pour le compte de maîtres exploitants.

Pour l'Europe, l'histoire migratoire des Capverdiens commence au Portugal puis, de là, s'étend tardivement aux autres pays du vieux continent. À Marseille, ils sont relativement méconnus. Leur identité est même longtemps restée inaperçue, au moins jusqu'à ce que Cesaria Evora fasse découvrir au monde l'existence du « petit pays »¹. C'est à partir des années 1960, et plus encore après la chute de la dictature portugaise d'Antonio de Oliveira Salazar (1889-1970) puis avec l'indépendance du Cap-Vert en 1975 que les migrations vers l'Europe prirent de l'ampleur. Il s'agissait alors principalement d'hommes qui décidèrent de profiter du « bon vent » économique et industriel dont bénéficiait le continent. Après une étape systématique et plus ou moins longue au Portugal, certains se dirigèrent plus au nord, au gré des opportunités. Ainsi firent-ils leurs premiers pas en Hollande, en Suisse, au Luxembourg, en Norvège, en Suède et au Danemark, mais aussi en Italie et en France, souvent comme ouvriers du bâtiment. Les premières présences amenèrent de nouvelles forces de travail : les frères, les cousins, les neveux, les amis et les connaissances ; puis ce fut au tour des femmes, des sœurs et des filles de prendre la route pour occuper des emplois domestiques.

Les premiers migrants arrivèrent en Provence-Alpes-Côte-d'Azur dans ces années-là ; mais comparativement à la région parisienne, leur nombre restait relativement contenu. En outre, avant que Cesaria Evora ne devienne si populaire en Europe, le Cap-Vert était un pays pratiquement inconnu, ce qui rendait sa

1. « Petit pays », expression tirée de la chanson *Sodade*.





population d'autant plus invisible. Pourtant, les allées et venues s'intensifiaient et des groupes s'installaient : à Nice, à Cavalaire, à Marseille... Dans la cité phocéenne, leur présence se renforce depuis les cinq dernières années, suite à la crise économique du Portugal qui essaime, dans toute l'Europe, des flots de migrants aux nationalités multiples. Parmi eux, les Capverdiens, en majorité des *Badius* originaires de l'île de Santiago, mais dotés de la nationalité portugaise, rejoignent ici une connaissance ou un membre de leur famille, en espérant trouver un travail, ce qui devient tout de même de plus en plus difficile. En l'espace de quelques années à peine dans ce « ventre du monde »¹ qu'incarne le quartier Noailles, le nombre de commerces capverdiens a plus que triplé. Désormais dans la rue Jean-Roque, deux devantures arborant les couleurs du drapeau capverdien se font face, l'une tenue par une *badia* de Santiago, l'autre par une *sampajuda* de Santo Antão. Rue d'Aubagne, une nouvelle épicerie vient d'ouvrir ses portes et, à deux pas, un salon de coiffure concurrence les deux autres situés près du cours Lieutaud. Un peu à l'écart, il y a également la brasserie *Le Printemps* dans la rue du village ou le local de l'association des Capverdiens rue des vertus et d'autres encore que nous ne connaissons pas. Ainsi Marseille se pare-t-elle de capverdianité, ajoutant un nouvel attribut à sa robe multiculturelle. Aujourd'hui, si l'on veut manger capverdien à Marseille, c'est possible et facile, de même qu'écouter de la musique, regarder des clips de *funana* ou simplement échanger quelques mots en créole.

Beaucoup de ces migrants capverdiens doivent cependant rivaliser d'astuce et de débrouillardise pour trouver un emploi et, progressivement, se faire une vie. Malgré la rumeur selon laquelle, par rapport à

1. D'Hombres. M. & B. Scherer, *Le Ventre de Marseille*, Gaussen, 2012.





GLOBE-TROTTERS DU CAP-VERT

d'autres villes et d'autres pays, « à Marseille c'est plus facile, il y a du travail », ils sont nombreux à se heurter au manque de tout : argent, papiers, travail, soutien. Les nouvelles figures de migrants ont de plus en plus de difficultés à se créer une place et les logiques anciennes qui visaient à faire venir la famille restée au pays deviennent de moins en moins fréquentes. Pour certains qui viennent directement du Cap-Vert, l'enjeu est, avant le travail, l'obtention de papiers pour se régulariser ; et cela peut être long, très long, voire échouer.

Les pages qui suivent rassemblent des récits de Marseillais capverdiens : Manuel, José, Maria José, Rosa, Luisa, Dina, Domingos et Maria évoquent par bribes les enfances au pays, puis les départs et les fragilités du statut d'émigrant. Ils mettent ainsi l'accent sur la manière dont ils se sont forgés une place à Marseille et les relations qu'ils entretiennent avec leurs concitoyens de l'archipel.





Table des ma<<tières

DE GRANDS VOYAGEURS : LE CAP-VERT ET SES MIGRANTS, 5

IMMIGRER À MARSEILLE, 17

- Une épicerie créole : cd, catchupa, groguinho, 21
- Où qu'on aille, on emmène le cœur du Cap-Vert, 29
- Dans ton cœur, 37
- Un dimanche soir..., 42
- Si je garde la santé, alors oui, je retournerai, 49
- Allez, maintenant tu dégages, tu te débrouilles !, 58
- J'ai perdu pied. Même bien accueilli, on ne se sent pas chez soi, 67
- Bonjour, vos papiers s'il vous plaît !, 73

ÉMIGRER DU CAP-VERT, DE NOUVEAUX MONDES, 77

- Destination Luxembourg, 81
- Brava – New Bedford, 95
- Capverdien américain, une identité schizophrène, 100
- J'étais la première et je suis aujourd'hui la dernière, 108

LE CAP-VERT, PAYS D'IMMIGRATION, 121

- Du Sénégal, 124
- « Mandiacos ! » Migrants d'Afrique : le cas des Guinéens, 149

QUAND L'ÉMIGRÉ REVIENT..., 169

- C'est ici que je peux trouver des réponses, 173
- La sodade plus forte que la peur, 181
- Le choc, 186
- Joue, perd ou gagne : une vie de monopoly, 190

LES CRÉATIONS DE L'EXIL, 197

- Errance, 201
- Des quatre coins du monde, 217
- Chanter sa vie, les batucadeiras, 230

BIBLIOGRAPHIE NON EXHAUSTIVE, 241



Bibliographie non exhaustive

- ALFAMA, Jorge Miranda (dir.), *Récits et nouvelles du Cap-Vert*, Paris, Chandeigne, 2006.
- ALMEIDA, José Maria (dir.), *Découvertes des îles du Cap-Vert*, Ahn – Praia – Paris, Sépia, 1995.
- ANDRADE SILVA, Elisa, *Les îles du Cap-Vert, de la découverte à l'indépendance Nationale (1460 à 1975)*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- ASCHER, Françoise, *Les Rabelados du Cap-Vert. L'histoire d'une révolte*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- CABRAL, Nelson Eurico. *Le moulin et le pilon*, Paris, L'Harmattan, 1980.
- CANUT, Cécile, *L'Île des femmes*, film documentaire – 53 minutes. Image et réalisation, Cécile Canut, Tutti Quanti Films Production, 2014.
- CHANTRE Teófilo et Dominique STOENESCO (sélection), *Petite anthologie du Cap-Vert. Archipel de poèmes et de chansons* (bilingue), Événements Trouvillais, 2006.
- D'Hombres, Marie et Christophe Pons, *Histoires capverdiennes. L'archipel par ses habitants*, REF.2C Editions, Aix-en-Provence, 2014.
- LAURENT, Pierre-Joseph et Charlotte PLAIDEAU, « Esprits sans patrie : une analyse de la "religion du voyage" dans les îles du Cap-Vert », *Autrepart*, 4, 56 : pp.39-55. 2010.

GLOBE-TROTTERS DU CAP-VERT

- LESOURD, Michel, *État et société aux îles du Cap-Vert*, Paris, Karthala, 1995.
- LOPES, Baltasar, *Chiquinbo*, (1936), Arles, Actes Sud, 1990.
- LOUDE, Jean-Yves, *Cap-Vert. Notes Atlantiques*, Arles, Actes Sud, 1997.
- MAGNIER, Bernard (dir.), *Littératures du Cap-Vert, de Guinée-Bissao, de São Tomé et Príncipe*, Paris, Clef, 1993.
- MEINTEL, Deirdre, « Transnationalité et le renouveau de la vie festive capverdienne-américaine ». *Revue européenne des migrations internationales*, vol. XVI, no. 2, p. 77-90. 2000.
- MUZART Idelette, José Manuel ESTEVES et Denis ROLLAND (dir.), *Les îles du Cap-Vert : langues, mémoires, histoire*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- PONS, Christophe, « Que sont devenues les attentes ? Christianismes autochtones (Islande, Féroé, Cap-Vert) », *Terrain*, n° 63, pp.102-115. 2014.
- QUINT, Nicolas, *Les Îles du Cap-Vert aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- QUINT, Nicolas, *Parlons capverdien. Langue et culture*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- TAVARES, Eugène, *Littératures lusophones des archipels atlantiques : Açores, Madère, Cap-Vert, São Tomé e Príncipe*, Paris, Turin, Budapest, L'Harmattan, 2009.
- TEIXEIRA DE SOUSA, Henrique, *Un domaine au Cap-Vert*, Arles, Actes Sud, 2002.
- VASCONCELOS, João, « Langue des esprits et esprit de São Vicente (îles du Cap-Vert) », *Terrain*, n° 44, pp. 109-124. 2005.
- VEIGA, Manuel, *Insularité et littérature au Cap-Vert*, Paris, Karthala, 1998.

L'ASSOCIATION RÉCITS :

L'HISTOIRE DE VIE POUR SOI ET POUR LES AUTRES

Témoignages d'époques et de sociétés, les *récits de vie* sont les moyens d'expression et de transmission de l'histoire.

Spécialisée dans leur collecte et leur mise en forme, l'Association Récits rend compte des processus mémoriels au travers des narrations de soi. C'est là le fondement des activités qu'elle développe depuis près de dix ans : recueils et écritures de biographies, histoires de villes, de quartiers ou de métiers, valorisations sonores et mises en scènes théâtrales.

Notre travail fait parler une diversité de personnages et aborde l'histoire des lieux de vie ou des phénomènes sociaux à partir des mémoires de chacun et de la multiplicité des modes de vie. Il interroge les processus de construction identitaire tels qu'ils s'incarnent, tout au long du passé, du présent et de l'avenir, dans des territoires ou/et dans des parcours. En savoir plus : www.recitsdevie.fr



Table des matières



DE GRANDS VOYAGEURS : LE CAP-VERT ET SES MIGRANTS, 5

IMMIGRER À MARSEILLE, 17

- Une épicerie créole : cd, catchupa, groguinho, 21
- Où qu'on aille, on emmène le cœur du Cap-Vert, 29
- Dans ton cœur, 37
- Un dimanche soir..., 42
- Si je garde la santé, alors oui, je retournerai, 49
- Allez, maintenant tu dégages, tu te débrouilles !, 58
- J'ai perdu pied. Même bien accueilli, on ne se sent pas chez soi, 67
- Bonjour, vos papiers s'il vous plaît !, 73

ÉMIGRER DU CAP-VERT, DE NOUVEAUX MONDES, 77

- Destination Luxembourg, 81
- Brava – New Bedford, 95
- Capverdien américain, une identité schizophrène, 100
- J'étais la première et je suis aujourd'hui la dernière, 108

LE CAP-VERT, PAYS D'IMMIGRATION, 121

- Du Sénégal, 124
- « Mandiacos ! » Migrants d'Afrique : le cas des Guinéens, 149

QUAND L'ÉMIGRÉ REVIENT..., 169

- C'est ici que je peux trouver des réponses, 173
- La sodade plus forte que la peur, 181
- Le choc, 186
- Joue, perd ou gagne : une vie de monopoly, 190

LES CRÉATIONS DE L'EXIL, 197

- Errance, 201
- Des quatre coins du monde, 217
- Chanter sa vie, les batucadeiras, 230

BIBLIOGRAPHIE NON EXHAUSTIVE, 241

DES MÊMES AUTEURS

Histoires capverdiennes. L'archipel par ses habitants, REF.2C Editions, Aix-en-Provence, 2014.

MARIE D'HOMBRES

Quoi qu'on en dise. La copropriété du Petit Bard par ses habitants, Editions Chèvrefeuille étoilée, Montpellier, 2008.

D'une Belle à l'autre. Portraits et parcours de vie de migrants dans le troisième arrondissement marseillais, Editions Ptit's papiers, Marseille, 2008.

Une ville, cent histoires : Vitrolles, quartier des Pins, 1971-2008, REF.2C Editions, Aix-en-Provence, 2009.

Des gens d'ici : mémoires des migrations à Port-de-Bouc, REF.2C Editions, Aix-en-Provence, 2009.

Mémoires de charbon : Roumanie, Provence, regards croisés, Editions Gaussen, Marseille, 2012.

Les portes de Valdonne : témoignages d'anciens mineurs de charbon du bassin de Provence, REF.2C Editions, Aix-en-Provence, 2013.

Les métamorphoses de Saint-Mauront, Editions Association Récits, Marseille, 2014.

Les employés domestiques, (Pièce de théâtre), lauréat concours Niaca 2013, Edilivre, Paris, 2014.

Avec Blandine Scherer

Sous un même toit : un groupe d'habitat social : « Clovis Hugues », Marseille, 1935-2009, REF.2C Editions., Aix-en-Provence, 2010.

Au 143 rue Félix Pyat : Parc Bellevue, histoire d'une copropriété à Marseille, 1957-2011, (Prix des Marseillais 2012), REF.2C Editions., Aix-en-Provence, 2012.

Le ventre de Marseille : commerçants du quartier Noailles, Editions Gaussen, Marseille, 2012.

CHRISTOPHE PONS

Le spectre et le voyant. Les échanges entre morts et vivants en Islande, Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 2002.

Les liaisons surnaturelles. Une anthropologie du médiumnisme dans l'Islande contemporaine, Éditions du CNRS, Paris, 2011.

Les îles enthousiastes. Ethnographie des Évangélistes aux Îles Féroé et en Islande, Editions du CNRS, Paris, 2014.

Direction d'ouvrage

Jésus, moi et les autres. La construction collective d'une relation personnelle à Jésus dans les Églises évangéliques : Europe, Océanie, Maghreb, Éditions du CNRS, Paris, 2013.